
Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884.

Numéro d'inventaire : 1977.01698

Auteur(s) : Emile Faguet

Type de document : livre scolaire

Éditeur : Oudin (H.) Librairie Classique (17 rue Bonaparte Paris)

Imprimeur : Oudin

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1885

Collection : Préparation au brevet supérieur

Description : Livre relié. Dos marron. Couv. bleue tâchée.

Mesures : hauteur : 182 mm ; largeur : 110 mm

Notes : Ces notices contenant une biographie et une analyse de chaque écrivain ont été rédigées par M. Émile Faguet. Corneille. Racine. Molière. La Fontaine. Boileau. Montaigne. Pascal. La Bruyère. Bossuet. Fénelon. Mme de Sévigné. Mme de Maintenon. Voltaire.

Mots-clés : Littérature française

Anthologies et éditions classiques

Filière : Post-élémentaire

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 292

Commentaire pagination : XI + 281

Sommaire : Avis de l'éditeur Avant-propos Table des matières

Ouvrage inscrit sur la liste des livres fournis gratuitement
par la ville de Paris à ses Écoles communales

PRÉPARATION AU BREVET SUPÉRIEUR

NOTICES LITTÉRAIRES

SUR LES

AUTEURS FRANÇAIS

PRESCRITS PAR LE NOUVEAU PROGRAMME

DU 11 AOUT 1884

CES NOTICES CONTENANT UNE BIOGRAPHIE
ET UNE ANALYSE DE CHAQUE ÉCRIVAIN ONT ÉTÉ RÉDIGÉES

PAR

M. Émile FAGUET

*Ancien élève de l'École normale supérieure
Professeur agrégé des lettres au Lycée Charlemagne,
Docteur ès lettres.*

CORNEILLE — RACINE — MOLIÈRE
— LA FONTAINE — BOILEAU —
MONTAIGNE — PASCAL — LA BRUYÈRE
— BOSSUET — FÉNÉLON —
M^{me} DE SÉVIGNÉ — M^{me} DE MAINTENON
— VOLTAIRE —

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE H. OUDIN

17, RUE BONAPARTE, 17

1885

LE MISANTHROPE

CARACTÈRE GÉNÉRAL. — ANALYSE.

Le *Misanthrope* est une des pièces de Molière que nous avons désignées sous le nom de *Tableaux dramatiques*. Ce n'est pas, à proprement parler, une comédie. L'intrigue y est excessivement légère, et il n'y a pour ainsi dire pas de dénouement. Une coquette démasquée et que ses courtisans abandonnent, voilà toute l'action. L'intérêt de curiosité ne trouve là aucunement à se satisfaire. Molière n'a nullement songé à lui donner une pâture. Ce qu'il a voulu faire, c'est un tableau d'un coin de la société de son temps. Une « ruelle » avec la dame spirituelle, coquette, maligne et fausse qu'on y vient adorer, ses petits seigneurs éventés et prétentieux, son poète importun, sa prude médisante et fourbe, avec un mondain serviable, aimable, sensé et un peu sceptique, une jeune fille bonne et sincère, un honnête homme enfin, droit, franc, rude, violent, et ridicule parce qu'il est amoureux de la coquette qui règne en ces lieux, voilà le tableau vif, animé, varié, amusant, que Molière a voulu peindre, sans autre prétention, sans doute, que de le bien peindre, et sans dessein plus profond que de plaire en le peignant. Cela est gai, pénétrant, incisif, d'un grand air de vérité, bien distribué d'ailleurs et d'une composition aisée, et peut-être y a-t-il exigence à demander plus, ou maladresse à chercher davantage.

Au premier acte, l'honnête homme atrabilaire, Alceste, s'emporte contre le mondain tranquille, Philinte, parce que

celui-ci s'est montré trop aimable avec un indifférent. Philinte le plaisante doucement et lui donne des conseils de bon sens. Arrive un poète fâcheux, Oronte, qui lit un sonnet que Philinte applaudit avec une courtoisie un peu railleuse, et qu'Alceste déclare épouvantable. Sur quoi une provocation s'échange, et voilà Alceste avec une méchante affaire sur les bras.

Au second acte, Alceste querelle la coquette qu'il aime, Célimène, sur ses goûts trop mondains. Les visites arrivent. On jase, on médit du prochain, on trace des *portraits* satiriques. Célimène fait les honneurs de son esprit; Eliante, jeune fille simple et douce, philosophe sans prétention, esquisse un petit cours de morale à l'usage des *honnêtes gens*; les jeunes marquis font des compliments, Philinte sourit, Alceste gronde. On vient le chercher pour sa querelle avec Oronte, et il sort en tempêtant.

Au troisième acte, causerie des petits marquis où s'étale leur suffisance. Visite de la prude Arsinoé, qui dit, d'un ton radouci, mille méchancetés à Célimène; réponse plus mortifiante encore de Célimène; sur quoi Arsinoé, jalouse, tâche à s'insinuer auprès d'Alceste, caresse son amour-propre, et n'obtient de lui que la plus rude des rebuffades.

Au quatrième acte, grâce aux bons offices de Philinte, on a pu arranger l'affaire d'Oronte et d'Alceste. Mais celui-ci n'y pense déjà plus. Dans sa fureur jalouse, Arsinoé a livré à Alceste un billet compromettant signé de Célimène. Alceste s'emporte contre la coquette, qui par des manœuvres savantes, l'amène peu à peu à se repentir et presque à demander pardon.

Au cinquième acte, les petits marquis et le poète Oronte, qui tous ont des prétentions à être aimés de Célimène, ont fini par trouver, eux aussi, des billets de celle-ci, où, écrivant à l'un, elle se moque de l'autre, et réciproquement, tournant en ridicule Oronte et les marquis et Alceste. Du rapprochement de ces différents billets sort la confusion

de Célimène, et tout le monde quitte la maison. Alceste seul reste encore, et, par une dernière faiblesse, il offre sa main à Célimène, à la condition qu'elle se retirera avec lui à la campagne, loin d'un monde corrompu et menteur. Ce sacrifice est trop dur pour Célimène. Elle s'y soustrait. Alceste, qui au fond aime Philinte, le marie à Eliante, et annonce qu'il se sauve loin des hommes, du monde ridicule, des poètes ennuyeux, des prudes méchantes et des coquettes sans cœur.

II

HISTOIRE DU MISANTHROPE DANS L'OPINION.

Le *Misanthrope* n'a pas été un échec en sa nouveauté; il n'a pas été non plus un grand succès. Au bout de quatorze représentations, il fallut le soutenir en y ajoutant une pièce bouffonne, le *Médecin malgré lui*. Le chef-d'œuvre fut goûté sans doute, mais le public dut être dérouteré par ce parti pris de vide dans l'action, cette sorte de gageure d'une pièce se soutenant uniquement par la peinture des caractères, un tableau de mœurs et un spirituel dialogue. C'est que c'était là, nous ne dirons pas l'excès, mais le dernier terme des penchants secrets de l'auteur, où il s'abandonnait jusqu'à aller plus loin que son public ne voulait le suivre. Pareille chose est arrivée aux trois grands poètes dramatiques du XVII^e siècle. Corneille avait suivi le goût public dans la recherche de l'extraordinaire, puis il l'avait conduit jusqu'à la recherche du surhumain, enfin il voulut le pousser jusqu'au spectacle de la sainteté (*Polyeucte*), et, à ce degré, il rencontra quelque opposition. Racine chercha l'émotion dans l'analyse pénétrante des passions de l'amour, et fut applaudi; quand il alla jusqu'à